

Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. 323 rue de Carondelet. Cont. et Gravure.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 8 mars 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. Un enfant indélicat. Les larmes de Colette. Les deux Tites. L'Escalier. Les Mimosas. Le diamant de la cuisine.

L'Armée de Mer en France Et l'inscription Maritime. La Chambre française va aborder, après le programme naval, la loi sur le recrutement des équipages de la flotte.

discussions à son sujet. Les intermédiaires n'envisagent pas toujours le même aspect. Il est naturel que les intéressés s'attachent surtout à leur statut individuel, et le pays aux nécessités nationales. Le marin est actuellement astreint à cinq années de service actif dans la flotte, plus deux ans en congé rappelable. En pratique, on ne le retient que le moins possible; mais les escadres manquent de personnel, et l'on ne peut éviter de prolonger jusqu'à 46 ou 48 mois la période d'association véritable. Il y a donc là une disproportion inacceptable, et la pression de l'opinion ne la laisserait pas subsister longtemps.

de la garnison, qui parcourt les principales voies de la rive gauche. Les premières retraites ont commencé ces jours derniers. Elles ont été joyeusement acclamées par toutes les classes de la population.

La population française.

Le "Journal officiel" français a publié récemment le résultat du recensement effectué en 1911. Ce document constate les éléments démographiques suivants: La population de la France s'élevait, en 1911, à 39.601.509 habitants, au chiffre de 349.242 sur le chiffre de 1906. L'accroissement constaté pendant la période quinquennale précédente (1901-1906) avait été de 290.322 habitants; l'augmentation de 1906 à 1911 est donc un peu supérieure.

Maritimes, Nice est comprise elle seule pour 8.708; de même Marseille forme un accroissement de 31.121 habitants sur les 39.614 en plus du département des Bouches-du-Rhône. Lyon compte pour 51.682 habitants dans l'augmentation de 56.674 du Rhône. Sur les 305.424 habitants en plus du département de la Seine, Paris entre pour 124.717 habitants.

Pour Paris, l'augmentation, après avoir été, en 1881, de 280.217 habitants, est descendue en 1886 à 75.527, en 1891, à 103.407; en 1896, à 88.877. En 1901, l'accroissement est remonté à 177.234 habitants, en 1906 à 49.325, chiffre qui n'avait pas encore été atteint, pour remonter en 1911, à 124.717. L'augmentation de la population du département de la Seine (305.424) appartient donc pour la plus grande part à la banlieue parisienne. En effet, tandis que l'augmentation de Paris (124.717) porte sur 2.888 habitants celle du reste du département qui est de 180.707, ne porte que sur 1.265.932 habitants.

Quinze des communes suburbaines (13 en 1906) ont une population supérieure à 30.000 âmes. Ces quinze communes présentent ensemble un accroissement de 78.979 habitants. En 1911 comme en 1906, quinze villes comptent plus de 100.000 âmes.

Paris vient à part avec 2.888, 110 habitants. Ensuite un premier groupe comprend Marseille et Lyon avec 550.619 habitants pour la première et 523.796 pour la seconde. Le second groupe est composé de Bordeaux (261.678) et de Lille (217.807).

Le troisième groupe comprend: Nantes, 170.535; Toulouse, 149.576; Saint-Etienne, 148.656; Nice, 142.940; Le Havre, 136.159; Rouen, 124.987; Roubaix, 122.723; Nancy, 119.949; Reims, 115.178; Toulon, 104.582. Des 36.241 communes de France il en est 16.028, soit 668 de plus en 1911 qu'en 1906, qui comptent moins de 400 habitants.

LES ETRANGERS EN FRANCE. Sur les 39.601.509 habitants que le recensement a enregistré les 5 mars dernier, on compte 1.132.696 étrangers, soit environ le trentième de la population. L'augmentation du nombre des étrangers a été, depuis 1906, de 123.282 personnes. L'accroissement total de la population (349.244) entre les deux derniers recensements provient donc pour plus d'un tiers de l'appoint étranger. Encore faudrait-il ajouter les naturalisés qui, dans les cinq dernières années, ont grossi le chiffre de la population réputée indigène.

LES DEPARTEMENTS OU SE RENCONTRENT LE PLUS GRAND NOMBRE D'ETRANGERS: Les Alpes-Maritimes (99.223); les Ardennes (21.205); les Bouches-du-Rhône (137.223); Meurthe-et-Moselle (66.462); le Nord (180.004); le Pas-de-Calais (26.382); la Seine (204.679); le Var (49.305); l'Aude (11.114); le territoire de Belfort (10.778); la Corse (10.704); le Doubs (13.125); l'Hérault (20.265); l'Isère (13.044); les Basses-Pyrénées (21.862); les Pyrénées-Orientales (13.840); la Rhône (19.988); la Savoie (10.686); Seine-et-Oise (20.921); les Vosges (11.656). Presque tous ces départements sont situés sur la frontière même ou dans son voisinage.

LA POPULATION EN ALGERIE. L'Algérie comptait le 5 mars dernier 5.563.828 habitants, dont 795.522 Européens et 4.768.306 indigènes, ainsi répartis: Départements d'Alger, 1.720.881; d'Oran, 1.230.195; de Constantine, 2.118.446. Territoires d'Aïo-Sefra, 146.999; de Ghordafa, 141.377; de Tougourt, 165.551; des oasis sahariennes, 40.379.

Jules Lefebvre.

Le grand artiste dont on célébrait les succès depuis un demi-siècle et dont la collaboration au Salon des Artistes français devenait rare, pour le plus grand regret de ses admirateurs, M. Jules Lefebvre, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole des beaux-arts, commandeur de la Légion d'honneur, s'est éteint le 24 février, en son hôtel de la rue de La Bruyère, à Paris. C'est une grande perte pour l'art et aussi pour ses anciens et derniers élèves qui l'aimaient comme ses enfants et qui lui rendaient cette affection en y ajoutant un sentiment de respect et de vénération. Mais rien ne compensera les joies de la nature: M. Jules Lefebvre avait perdu, l'année dernière, son fils, lui aussi peintre et peintre d'avenir. A partir de ce moment, le beau vieillard inclina sa tête sous le malheur et n'eut plus d'espoir en ce monde.

Il était né à Tournan (Seine-et-Marne), le 14 mars 1834 et était venu à Paris en 1854, avec une pension de mille francs de la ville d'Amiens, et une recommandation de l'évêque de Salinis, pour Paulin Guérin, professeur de dessin au collège de Jailly. Celui-ci le recommanda à Léon Ogniet, qui le prit dans son atelier aux Beaux-Arts. Quatre fois, il entra en ligne pour le prix de Rome, et, distancé par d'autres, notamment par Henner, il réussit en 1861. Le sujet était: "La Mort de Prisme". De la Villa Médicis, il envoya "Charité romaine", qui est au musée de Luxembourg. Il eut une série de médailles de 1865 à 1870, et de cette époque date son premier grand succès avec "La Vérité" sortant de son puits et montrant un miroir étincelant. Il fut décoré à cette occasion.

Après la guerre, ses succès ne firent qu'augmenter: "La Cigale", "Madeleine", "Pandore", "Mignon", "Graziella"; puis ce furent de grandes et superbes toiles: "Diane surprise", "Lady Godiva", qui est à l'Hôtel de Ville; "Nymphes chasseresse". Très recherchée comme peintre de portraits, il suffit de citer ceux du Prince Impérial, du marquis de Montesquiou, de M. Cornoyer de Mlle Siletta, de Mlle Le-maire, du docteur Ricord, du général Brugère. Médaille d'honneur au Salon de 1880, il entra à l'Institut en 1891, en remplacement de Delaunay. C'était un esprit charmant et un cœur d'une bonté et d'une

délicatesse sans égales. Son talent fin, exact, vigoureux avait le culte de l'idéal tout en restant sincère. Il déplorait les tendances de certains vers le laid, mais il était indulgent pour tous. Sa mort sera un deuil aussi pour le cercle de l'Union artistique, où il ne comptait que des amis.

Billets de banque.

Si vous avez envie de voir toutes sortes de billets de mille francs, allez à l'Ecole des Beaux-Arts. Il paraît que le billet actuel a cessé de plaire. (Que les gens sont capricieux! Tel qu'il est, sans charme artistique, il est vrai, l'en recevais volontiers un fort paquet.) Enfin, il tombe en désuétude et on imagine de proposer la composition d'un nouveau billet de mille francs aux concurrents du prix Rougevin, qui sont des architectes. S'il se fut agi de sculpteurs, c'eût été plus pittoresque encore. Ces jeunes élèves architectes ont fait de leur mieux, mais aucun n'a dépassé le facile symbolisme de M. Luc Olivier-Merson. Ils ont multiplié les Agricultrice-mamelles, les Sagesse aux larges yeux sereins, à la façon d'Hébé, les Commerces parés des attributs de Mercure, dico des commercants et des fions, les Fortunes tournant sur leur roue capricieuse. Ici la Fortune sourit au Travail, là c'est la Sagesse qui patit. Les Sagesse, les Coqs, les Républiques coiffées de bonnets phrygiens se montrent de toutes parts. Aucune originalité ne s'affirme dans les figures ni dans la décoration.

Le premier lauréat, M. Expert, a fait très expertement une composition sage, classique, difficile à imiter, un peu encombrée, toutefois. M. Debat-Ponsan nous a montré des ouvriers robustes et de pâles jeunes femmes qui tendent avidement les mains vers le chiffre mille; et certes on ne peut douter que cela symbolise une fâcheuse réalité. M. Baudier a donné un joli petit tableau de chevalier avec cet enfant qui se penche sur sa mère, fait l'annonce à un vieillard.

Dependant la fantaisie n'est point absente de ce concours. Ce sont des jeunes gens et les jeunes gens sont gais. Plusieurs ont fait des calembourgs. Ils ont écrit par exemple: "Billet payable en chèque à porteurs", ou que le Code de droit les contrefacteurs des billets dont non ordonnés par la loi. L'un d'eux confesse, en exergue, que son billet n'est pas remarquable: "Je n'y vois rien, j'ai fait de mon mieux". M. Hafluer a donné au caissier et au secrétaire général imaginaire des noms qui semblent empruntés à Coorteline: "Jean Gratte des Sons" et "Jeumont Balaen". Je m'en bats l'œil est une expression familière, mais qui requiert une certaine noblesse quand il s'agit de billets de banque.

"Virilités."

Recommandons aux amateurs de maximes ce volume composé par M. Jules Bertaut et écrit par Napoléon. Tirées des œuvres complètes du grand homme, ces pensées sont classées méthodiquement par ordre de matières, mais quel qu'en soit l'objet, la force qui les anime justifie leur titre commun. Exemples: "Il y a des crises où le bien du peuple exige la condamnation d'un innocent." "Le cœur d'un homme d'Etat doit être dans sa tête." "Le fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille." "Le meilleur moyen de tenir sa

parole est de ne jamais la donner." Il y a des considérations curieuses sur les régimes politiques: "On ne fait pas des Républiques avec de vieilles Monarchies." "On ne répare pas les trônes." "On peut risquer un coup d'Etat pour saisir le pouvoir, jamais pour le raffermir." "L'anarchie ramène toujours le pouvoir absolu." "Peu de maximes littéraires, mais fortes: "Les grands écrivains sont des radoteurs estimés." "Un bon philosophe fait un mauvais citoyen." "On ne peut rien faire d'un philosophe. — Mme de Staël s'est peinte si bien dans "Corinne", qu'elle est venue à bout de me la faire prendre en grippe." Sur l'administration: "La police invente plus qu'elle ne trouve." "La diplomatie est la police en grand costume." "Telle grande dame livrera son corps à un plébéien et ne lui découvrira pas les secrets de l'aristocratie; aussi, les gens comme il faut sont-ils les seuls ambassadeurs possibles." Sur la religion: "Les peines de l'autre monde n'ont été imaginées que comme complément aux attractions insuffisantes qu'on nous y présente." "Sur l'amour et le mariage: "En guerre comme en amour, pour en finir il faut se voir de près." "Pour être heureux, le mariage exige un continuel échange de transpiration." Enfin, parmi tant de virilités, signales ce dernier adage: "Rien de difficile comme de se décider." Cela est bien consolant à lire sous la plume de Napoléon.

THEATRES.

TULANE. Mlle Elsie Janis et sa troupe donnent aujourd'hui les deux dernières représentations de la comédie musicale "The Slim Princess", au Tulane. Dimanche soir première de "The Real Thing".

CRESCENT.

Le drama "The Virginian", qui a tenu l'affiche toute la semaine au Crescent, en disparaît après la représentation de ce soir pour être remplacé par la comédie musicale nouvelle, "A Lucky Hoodoo". Le comédien Billy B. Vanque, les habitués du Crescent ont eu l'occasion d'applaudir, tout le premier rôle dans cette pièce.

ORPHEUS.

Les deux représentations données chaque jour à l'Orpheus sont toujours très suivies, grâce à une excellente troupe de vaudeville qui exécute un non moins excellent programme. Plusieurs intéressantes nouveautés sont annoncées pour la semaine prochaine. Accident de chemin de fer. Ottawa, Ontario, 5 mars.—Cinq personnes ont été tuées et une quinzaine blessées dans un déraillement de train qui a eu lieu ce matin sur la ligne du Canadian Pacific, près de Hull, province de Québec. Toujours Elle. —Est-ce vrai, demande Outilon, qu'un objet appartient à celui qui l'a trouvé, si au bout d'un an il ne lui a été réclamé par personne? —Parfaitement. —De sorte que l'inconnu qui a trouvé le 21 août dernier "la Joconde" au Louvre n'a plus que six mois à attendre pour quelle soit à lui!

Feuilleton. L'ABELLE DE LA N. O. LE CHASSEUR MAUDIT. GRAND ROMAN INEDIT. Par ELY MONTGLER. PREMIERE PARTIE. VIII. Suite. Revanche enfin devant le Luxembourg, elle se rendit au domi-

cile de la malade, et demanda à voir son enfant. C'était une chétive petite fleur parisienne, pâle, maigre, quasi décharnée, que la santé eût rendu belle. Hélas! les privations, la faim, le manque de soins, l'avaient réduite à un état lamentable. Son visage n'était pas plus gros que le poing. Ses yeux, d'immenses yeux d'azur sombre, cernés par une fièvre constante, ses yeux seuls restaient splendides, pareils à deux étoiles, au milieu d'un ciel brodé de nuage. Mlle Reyrier attira l'enfant au jour, et lougouement la contempla. Puis elle dit à la charitable concierge: —Si cette petite demeure à Paris, elle est perdue. —J'en ai peur, mademoiselle, et c'est pourquoi je ne me déclarerai pas à la garder. Sinon, elle est tellement douce et gentille que mon pauvre homme voudrait bien.

—Nous n'avons pas d'enfants mais payer sa pension à la campagne... c'est trop lourds pour nous. On est pauvre... la loge ne rapporte guère... Quoique peu fortunée elle-même, Françoisse laissa quelque argent pour acheter l'indispensable, car Bénédicte manquait de tout. Ensuite elle rentra chez elle. —Eh bien, questionna la ca-

rieuse Gertrade, comment va cette pauvre femme? —Mal. Sais-tu quel c'est? —Non, je finissais mon marché quand la voiture d'ambulance est venue la chercher. J'ai entendu les cris de l'enfant, je me suis arrêtée... et vous m'avez surprise... —Eh bien, ma vieille, c'est une victime de Olovio Contarier, et la petite est à lui. Une banale histoire, toujours la même, et cependant poignante. —Pas possible, mon doux Jésus! —Tu comprends que ce créateur n'avouait pas sa liaison avec une pauvre fille, qui exerçait pour le nourrir son triste métier... —Ah! bien, il est complet, et c'est un numéro pas ordinaire. —C'est un misérable, tranche durement Françoisse. Il a bien fait de ne plus revenir après les vacances, car on l'aurait mis à l'index. Personne n'eût voulu se salir en lui touchant la main. Tous ses camarades ont été plus ou moins exploités par lui. Il se glisse toujours parmi les troupes quelques brebis galeuses. —Où Olovio Contarier ne m'a jamais plu. Rappelle-toi que je ne cessais de grogner quand il venait. Vous étiez trop bonne de le recevoir, d'avoir de l'amitié pour lui. Le jeune fille français le sourcil-

—Que veux-tu, il m'a menti comme à tout le monde; il m'a joué une odieuse comédie à laquelle je me suis laïssé prendre. Tandis que cette malheureuse se tuait à force de dévouement, il me racontait qu'il était aux prises avec les exigences d'une femme et, en bonne camarade, j'essayais de lui faire entendre raison, je lui expliquais qu'il courait à l'abîme. —Et... comme les autres, vous lui prêtiez de l'argent qu'il allait jouer et perdre aussitôt. Ah! le sale individu! Un peu plus on le coffrait parce qu'il aurait volé... —Tais-toi! ordoonne Françoisse d'une voix brève, tiens, cela méconne de penser à ces choses... à ces choses que je veux oublier. Olovio Contarier a disparu de ma vie qu'il disparaisse également de mon souvenir. Mais la petite, la pauvre petite... Dis donc! Crois-tu pas que ton frère l'accepterait en pension pendant quelque temps? Gertrade fit une moue dubitative. —Dame! on peut toujours lui demander. —Parce que là-bas je suis certaine qu'elle se rétablirait. Pense donc, l'Océan et ses brises réconfortantes d'une part; d'autre part, l'immense étendue des pins résineux. —Je paierais sa pension... Combien crois-tu qu'il exige? —On le saura quand il l'aura dit.

—Eh bien, écris-lui immédiatement, et s'il accepte, nous lui expédierons l'enfant. Gertrade était suffoquée. —Alors quoi? Vous voulez vous en charger? Vous êtes donc trop riche? —Ma vieille ne grogne pas. Il y a la manière. Evidemment je ne ferai point une princesse de cette pauvre gamine. Mais songe que la voilà seule, malade, qu'on va la confier à l'Assistance publique. Avec un peu de bonne volonté et de légers sacrifices je pourrais la guérir, l'élever... D'abord, il lui faudrait bien deux ans de pension compagnie. Ensuite... nous verrons, mais je t'assure qu'on peut; et jete connais, tu seras la première contente plus tard. Gertrade ne bougonnait que pour la forme. Elle se rendit bientôt, elle écrivit à son frère... Le résultat fut, que quinze jours plus tard, Bénédicte s'embarqua pour Bayonne en compagnie de la domestique. Son frère habitait tout au bout de la ville, près de la barre de l'Adour. Il était réintégré, il avait quatre marmots. Un de plus ne donnerait pas grand mal. Ainsi, le prix de la pension serait-il très modique. Françoisse avait acquis un trousser complet pour l'enfant, elle s'était chargée des démarches multiples que nécessita sa

quasi-adoption. Somme toute, elle recueillait Bénédicte avec cette restriction qu'il lui serait possible quelque jour de s'en décharger entre les mains de l'Assistance publique, si une nécessité quelconque l'y contraignait. Car, ne poublions pas, Mlle Reyrier à cette époque était loin de la richesse. Elle dépensait, pour achever ses études, son modeste patrimoine, et si la chance ne lui souriait pas dans sa carrière, comment supporter ce surcroît de charges? —Je lui aurai toujours permis de passer heureusement ses premières années, songeait la jeune fille. Et voilà de quelle façon, de quelle admirable façon, Françoisse se vengea du mal que Olovio Contarier lui avait fait. Mal bien grave sans doute, et profond, et inoubliable, car souvenant elle soupirait, accablée de tristesse, et jamais elle ne put entendre prononcer sans tréssailler le nom de l'étudiant. Bénédicte vécut deux ans à Bayonne; sa santé se raffermir. Comme, chaque année, Mlle Reyrier allait dans le pays passer ses vacances, elle fit plus ample connaissance avec l'enfant, s'y intéressa davantage, se mit même à l'aimer, car elle était fort jolie et touchante. Sans doute, Bénédicte fut demeurée plus longtemps auprès du frère de Gertrade, mais il

perdit sa femme. Impossible de garder la pré-té dans ces conditions, puisqu'il devait se séparer de ses propres enfants. On trouva aux environs de Paris, à Garoches, une fermière qui consentit à s'en charger. Presque chaque dimanche, Françoisse allait voir sa petite protégée. Très fine, remarquablement intelligente, elle était toujours la première de sa classe, et manifestait beaucoup de goût pour l'étude. Avec raison, la future doctoresse pensait, qu'une fois son certificat d'études obtenu, mieux vaudrait placer Bénédicte en apprentissage dans une bonne maison où la surveillerait, plutôt que de faire d'elle une déclassée, en lui donnant trop d'instruction. Les événements orientèrent de manière différente les idées de Françoisse. Elle obtint, grâce au professeur Murani, la direction du dispensaire Blanche-Rose, et, au lieu de mettre Bénédicte chez ses étrangers, elle la prit à son service, au point mieux parler à son service des pauvres. L'enfant manifesta beaucoup de goût et d'adresse pour soigner les malades. Une bonne instrumière gagne bien sa vie, de plus elle est utile à ses semblables. —Nous ferons donc de toi une infirmière excellente, déclara la doctoresse. C'est pourquoi Bénédicte habi-